

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Turin - Oratoire de S. François de Sales

SOMMAIRE: Souvenirs et enseignements d'un père — Les seize Carmélites martyres de Compiègne — Aux fidèles dévots du Sacré Cœur — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *Patagonie Centrale, Chine, Indes Anglaises* — Page à relire: *La Divinité de Jésus Christ*, Lacordaire — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice — Chronique Salésienne: *Liège, Turin, Ibagué (Colombie), Malto-Grosso (Brésil)* — Variétés: *Au sujet des Patronages, La balayeuse des rues, Paroles d'un Président de la République, On paiera l'annonce* — Vie de Monseigneur Lasagna. — Bibliographie — Coopérateurs défunts.

Souvenirs et enseignements d'un père

DANS une récente conversation, un de nos vénérés Supérieurs me faisait remarquer que le *Bulletin salésien*, édition française, reflétait bien la pensée de son pieux fondateur dans les différents sujets qu'il présentait aux lecteurs, mais qu'il laissait trop de côté la figure de notre bien-aimé Père. Beaucoup, me disait-il, connaissent de nom Dom Bosco, ils en ont entendu un peu parler, mais ils ne savent rien ou presque rien de ce qu'il a entrepris, rien de l'œuvre salésienne qu'il a fondée et qui lui survit. Et cependant combien désirent avoir de plus amples détails sur ce grand serviteur de Dieu et de la jeunesse pauvre. Entendre parler de

Dom Bosco, me disait-il encore, lire quelques traits de sa vie si bien remplie, quelques unes de ses belles paroles, est et sera toujours un véritable régal pour les amis de l'œuvre et les lecteurs du *Bulletin*. J'ajoutai bien vite que c'était aussi pour ses enfants la plus douce des satisfactions.

Une des paroles que répétait le plus souvent notre vénéré fondateur était celle-ci qu'il prononçait encore en mourant: Soyons unis au Pape; obéissons au Pape; aimons le Souverain Pontife.

Voyons aujourd'hui comment, durant toute sa vie, Dom Bosco pratiqua et enseigna la fidélité, le dévouement le plus filial envers le Vicaire de Jésus-Christ.

Saint Pierre! Le Pape! Voilà après Notre Seigneur dans le Très-Saint Sacrement, le personnage le plus grand, le plus digne de respect et de profonde vénération pour notre vénéré D. Bosco! Il s'enthousiasmait quand il en parlait à ses enfants: « Aimons le Souverain Pontife, leur disait-il, et ne faisons aucune distinction de temps ou de lieu, lorsqu'ils nous parlent. Oui! Qu'ils nous donnent un conseil, ou qu'il nous manifestent le moindre désir, tenons-les pour un commandement ».

Souvent il répétait: « Mes chers amis, considérez comme les ennemis de la Religion, ceux qui, par leurs paroles ou leurs écrits, offensent l'autorité du Pape et cherchent à amoindrir l'obéissance et le respect qui sont dus à ses enseignements et à ses ordres ». Et chaque fois qu'il apprenait que le Souverain Pontife avait un nouveau sujet d'affliction de la part de fils ingrats, il exhortait aussitôt ses enfants à prier et à faire la sainte Communion aux intentions du Pape.

Pie IX venait d'être élu pape et était acclamé par toute l'Italie. La secte maçonnique elle-même lui prodiguait ses hypocrites acclamations. D. Bosco n'eut pas de peine à faire acclamer Pie IX de la bonne manière, mais il eut beaucoup de difficultés à préserver l'Oratoire des idées fausses qui circulaient partout. Pour cela, il s'industria de toutes façons, et fit même écrire extérieurement sur les murs de la chapelle les extraits de la Sainte Écriture et des Saints Pères qui rappelaient la bonne doctrine. Quand on apprit la scélératesse commise à Rome et la

fuite du Pape à Gaète, Dom Bosco éprouva une des plus grandes peines de sa vie. Il fit faire pour le Souverain Pontife et pour l'Église des prières spéciales. Il fut aussi l'un des premiers à promouvoir le denier de Saint-Pierre. Il recueillit parmi ses jeunes gens une petite somme, trente-trois francs, qu'il fit remettre à Pie IX. Cette offrande accompagnée d'expressions simples et naïves, émut jusqu'aux larmes le cœur du Pontife éprouvé, à tel point qu'il voulut montrer son cœur affectueux et paternel dans une lettre, adressée en son nom, à D. Bosco, lettre qui restera toujours comme la chose la plus chère et la plus précieuse dans l'histoire de notre Pieuse Société.

Jamais il ne parut à Dom Bosco que l'on rendit trop d'honneurs aux Souverains Pontifes. Il manifesta, un jour, à notre bien-aimé Supérieur Général actuel, D. Rua, qui n'était alors que jeune abbé, combien grande aurait été sa joie de voir élevées au rite double de la liturgie romaine, les fêtes des Papes canonisés, célébrées jusque là selon le rite semi-double. Oh! Comme il tenait à ce que dans l'Oratoire du Valdocco la fête de Saint-Pierre fut solennisée avec le plus grand éclat!

Par amour pour le Saint-Siège, et par obéissance, Dom Bosco avait commencé en 1854 d'écrire la vie des papes des trois premiers siècles.

« La base de toute histoire ecclésiastique, disait-il, est la Papauté, et par conséquent une véritable histoire de l'Église doit être essentiellement une histoire des Papes. Le Pape, n'est-il pas le chef, le prince, le suprême

pasteur? Dans l'histoire d'un royaume, d'une nation, d'un empire, la première figure que l'on fait ressortir est toujours celle du roi, de l'empereur ou du président. N'est-il donc pas nécessaire d'apprendre que l'on doit tout aux Papes, honneur, gloire, obéissance, comme au centre d'unité sans lequel l'Église ne peut plus être l'Église. C'est une grande erreur de vouloir parler de l'Église et d'écrire de longues, très longues pages sans faire mention de son chef ». Pie IX le félicita de son beau et utile travail et lui dit qu'il avait rendu un vrai service à l'Église, en publiant l'histoire de Pontifes dont, jusque là, les noms étaient à peine connus.

L'amour de D. Bosco pour le Pape fut en lui comme de naissance. Ses paroles, ses actes, sa vie entière sont restés un témoignage vif et durable de son dévouement, de son attachement au Vicaire de Jésus-Christ.

Qui dira la joie de Dom Bosco, lorsque au cours de ses voyages à Rome il avait le bonheur d'être admis à une audience du Souverain-Pontife. Ce n'était ni Pie IX, ni Léon XIII : c'était le Pape, le Vicaire de Jésus-Christ. Il allait voir le Pape, entendre le Pape et se mettre entièrement entre les mains du Pape.

Nous sommes heureux de reproduire ici quelques lignes où éclatent l'affection et la vénération de D. Bosco pour le Saint-Père. Voici comment s'exprimait notre bien-aimé fondateur.

« . . . Ce que je puis cependant (*pour honorer le Souverain Pontife*), c'est de proclamer, comme je le fais hautement,

que je fais miens tous les sentiments d'estime, de respect, de vénération, d'amour inaltérable qu'eut S. François de Sales pour le Souverain Pontife; je lui donne avec allégresse tous les titres glorieux que le saint Évêque de Genève recueillit dans les Saints Pères, dans les conciles, et dont il forma comme un diadème de perles les plus précieuses pour le déposer sur le front du Pape. En voici quelques-uns, parmi beaucoup d'autres. Saint François de Sales voit dans le Pape: *la primauté d'Abel, le patriarcat d'Abraham, l'Ordre de Melchisédech, la dignité d'Aaron, l'autorité de Moïse, la judicature de Samuel, la puissance de Pierre, l'onction de Jésus-Christ, le Pasteur de tous les Pasteurs*; je passe plus de quarante titres, tous aussi magnifiques et aussi parfaitement appropriés à la personne du Souverain Pontife ».

« J'entends que tous les membres de l'humble Congrégation de Saint-François de Sales ne se départent jamais des sentiments de ce grand Saint, notre Patron, à l'égard du Saint-Siège; qu'ils accueillent promptement, respectueusement et avec simplicité d'esprit et de cœur, non seulement les décisions du Pape touchant le dogme et la discipline, mais que dans les choses même d'opinion libre, ils embrassent toujours sa propre opinion, même comme docteur privé, plutôt que celle de n'importe quel théologien ou docteur du monde.

« J'estime en outre que cette règle de conduite doit être celle non seulement des Salésiens et de leurs Coopérateurs, mais encore de tous les

fidèles et spécialement du clergé ; la raison en est que, outre le devoir que les fils ont de respecter leur Père, outre le devoir qu'ont tous les chrétiens de vénérer le Vicaire de Jésus-Christ, le Pape mérite encore toute notre déférence parce qu'il est choisi parmi les hommes d'une doctrine plus consommée, d'une vertu plus éminente, et parce que dans le gouvernement de l'Église il jouit d'une manière toute particulière de l'assistance de l'Esprit-Saint ».

Même sur son lit de mort, sa pensée volait souvent vers Léon XIII dont il parlait avec une affection très vive et très respectueuse. Aussi, au Cardinal Alimonda qui partait alors pour Rome, le bien-aimé mourant, tout en larmes, voulut confier le soin de déposer aux pieds du Souverain-Pontife ses protestations cordiales d'absolu dévouement et ses vœux pour la personne auguste du Vicaire de Jésus-Christ.

Aimer le Pape, comme l'aimait Dom Bosco, le vénérer, lui être fidèle et obéissant, l'aider de nos prières et de nos offrandes, ce sont là pour les Fils de Dom Bosco, pour tous les Coopérateurs salésiens et pour tous ses amis du monde entier, autant de manières de réjouir le cœur du Souverain Pontife et de lui témoigner notre reconnaissance pour tous les bienfaits dont il ne cesse de combler l'œuvre de Dom Bosco.



LES SEIZE CARMÉLITES MARTYRES DE COMPIÈGNE ⁽¹⁾

1^o. Anne Pebras, née à Cajarc (Lot) le 17 juin 1760, était une des aînées d'une famille de douze enfants. Comme la nature l'avait douée de tous les agréments dont une femme est susceptible, et surtout d'une beauté peu commune, elle eut des luttes incessantes à soutenir dans le monde pour conserver sa vertu. À seize ans, elle entra chez les Filles de la Charité de Nevers ; mais, désireuse de la vie du cloître, elle se réfugia au Carmel à vingt-cinq ans le 26 mars 1785, et prononça ses vœux le 29 octobre 1786. Elle avait un frère prêtre et deux sœurs, Filles de la Charité. « Ses connaissances et son extrême prudence la firent nommer presque aussitôt infirmière en second, charge qu'elle remplit jusqu'à la fin avec une charité et un zèle admirables. » En religion, elle s'appelait mère Marie-Henriette de la Providence.

Les six religieuses qui vont suivre étaient dames de chœur en 1789, mais elles n'eurent pas la gloire du martyr ; elles étaient mortes ou avaient quitté la communauté de Compiègne, au moment de l'arrestation. Ce sont :

1^{re}. Madame Boitel, née à Clermont (Oise) en 1716. Elle avait un neveu carme, une nièce à l'Hotel-Dieu d'Abbeville et une sœur carmélite à Amiens. Une autre de ses sœurs était entrée au Carmel de Compiègne, mais ne pouvant s'y habituer, obtint d'y faire venir Madame Boitel pour calmer son ennui. Au bout de quelques mois, la jeune postulante, ne pouvant, malgré ses efforts, se faire à la vie du Carmel, partit, mais Madame Boitel y resta ; elle fit profession en 1737 ; elle devint infirme vers la fin de sa vie. Elle s'appelait en religion, mère Elizabeth de Jésus-Maria.

2^o. Marie-Louise Legros naquit à Rosières en-Santerre le 18 octobre 1735 et fit sa profession le 15 août 1757. Elle s'appelait, en

(1) Voir *Bulletin* d'août 1906.

religion, Sœur Henriette-Emmanuel Stanislas de la Providence.

3°. Sœur Anne-Marie-Xavier de la Résurrection était née en 1739 et avait fait sa profession en 1763. Nous ne savons ni son nom de famille, ni son pays d'origine.

4°. Marie-Joseph d'Hangest, née à Rosières en 1742, était probablement la parente de Louis-Gabriel d'Hangest, ex-mousquetaire, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire les 13 et 14 floréal an II (2 et 3 mai 1794) pour avoir défendu les Tuileries au 10 août. Elle devait être aussi de la famille de Mgr d'Hangest, évêque de Noyon au XVI^e siècle. Elle s'appelait, en religion, sœur Pierre de Jésus, mais nous ne savons pas les dates de son entrée au Carmel ni sa profession.

5°. Marie-Elisabeth Jourdain, née le 17 décembre 1749. Elle s'appelait en religion sœur Thécèse de Jésus. C'est tout ce que nous savons d'elle.

6°. Françoise-Geneviève Philippe, née à Paris le 10 novembre 1761. À l'âge de vingt ans, comme elle était en pension au couvent de Vernon, elle fut atteinte d'une maladie de nerfs épouvantable qui se traduisait en convulsions et en paralysie: son estomac ne supportait aucune nourriture, même liquide. On la transporta chez ses parents qui habitaient Pontoise. On s'occupait alors dans cette ville du procès de béatification de Madame Acarie. Le 16 juillet 1784, la jeune fille demanda à se faire conduire auprès du tombeau de la Vénérable pour clôturer par une communion une neuvaine qu'elle venait de faire en son honneur: grâce à l'intervention de sa cousine,

sœur Saint-Jean de la Croix, prieure du Carmel de Pontoise, elle obtint l'autorisation. Pendant la messe, elle alla beaucoup plus mal: au moment de la communion, le prêtre hésita, la croyant mourante; à peine avait-elle reçu la sainte hostie et prononcé ces paroles: Jésus,



S. G. Mgr LASAGNA, évêque titulaire de Tripoli,
mort victime d'une catastrophe de chemin de fer, à Juiz de Fora.

« fils de David, ayez pitié de moi », qu'elle s'évanouit,

La messe finie, elle reprit connaissance, et sautant de sa chaise, s'écria: « Je suis guérie. » Elle l'était en effet, au grand étonnement de tous les médecins. Selon sa promesse, elle demanda à entrer au Carmel, et fut envoyée à celui de Compiègne; elle y arriva le 23 septembre 1786 et fit sa profession le 22 juillet 1788. Elle s'appelait en religion sœur Marie

de l'Incarnation, comme Madame Acarie dont l'intercession avait procuré sa guérison.

Très instruite et très bien apparentée, elle passait pour avoir une origine mystérieuse et princière. Si elle échappa au martyre, n'est-ce pas que la Providence l'a tenue à l'écart pour en faire l'historiographe de ses sœurs en religion? C'est à elle en effet que nous devons tous les souvenirs que nous rapportons ici.

Aux religieuses de chœur qui eurent l'insigne honneur de donner leur vie pour Jésus-Christ, il nous faut ajouter trois religieuses de voile ou converses. Ce sont :

1°. Antoinette Roussel, née à Fresnes, près Claye (Seine-et-Marne) le 4 août 1742, fit ses vœux le 14 mai 1769: d'un caractère très vif et très agissant, elle rendit de grands services malgré sa mauvaise santé. Elle s'appelait, en religion, sœur du Saint-Esprit.

2°. Marie Dufour, née à Banne (Sarthe) le 1^{er} octobre 1742; elle entra au Carmel à trente-sept ans; elle était d'une piété angélique: c'est tout ce que nous savons d'elle. Elle s'appelait, en religion, sœur Sainte-Marthe.

3°. Juliette Vérolot, née à Laignes, diocèse d'Autun, le 11 janvier 1764. Elle fit ses vœux, le 12 janvier 1789. Avant de l'admettre à la profession, la prieure lui mettant sous les yeux la perspective des malheurs prêts à fondre sur les ordres religieux, Juliette répondit: « Ah! ma chère bonne mère, vous pouvez être bien tranquille; car pourvu que j'aie le bonheur d'être consacrée à mon Dieu; v'là tout ce que j'désirons. Ainsi, ma chère bonne mère, ne vous mettez point en peine de moi, parce que, allez, le bon Dieu en prendra soin. » Quelle sainte naïveté! Elle s'appelait, en religion, sœur Saint-François.

Parmi les martyres, nous trouvons une novice, Marie-Jeanne Meunier, née à Saint-Denis, près Paris, le 28 mai 1766. Entrée au Carmel le 29 mai 1788, elle prit l'habit le 30 décembre de la même année. Sa mort glorieuse sur l'échafaud ne lui permit pas de prononcer ses vœux. C'est en vain que sa famille avait essayé de la retirer du Carmel, quand éclata la Révolution: elle sut rester, jusqu'au bout, fidèle à sa vocation.

Nous terminons cette longue liste des victimes de la Terreur par les deux tourières, simples filles de service qui n'étaient ni religieuses, ni converses, ni novices.

C'étaient Catherine et Thérèse Soiron, filles d'un ouvrier tourneur de Compiègne. Quand elles entrèrent, pas piété plutôt que par intérêt, au service des Carmélites, l'aînée avait quarante-sept ans et la seconde trente-huit. Cette dernière était d'une beauté remarquable. La princesse de Lamballe avait, dans une de ses visites au Carmel de Compiègne, essayé de l'attacher à sa personne: « Soyez sûre, mon enfant, que je vous aimerai bien et vous rendrai la vie aussi heureuse que possible. » Thérèse refusa cette offre princière et préféra rester, avec sa sœur, au service des Carmélites. Elles accompagnèrent leur chères maîtresses jusque sur l'échafaud et moururent avec elles.

Préliminaires de la persécution. L'inventaire.

Le 26 octobre 1789, l'Assemblée avait suspendu l'émission des vœux et envoyé à tous les monastères ce décret qu'elle avait immédiatement soumis à la sanction du roi.

Le 2 novembre, on vote la mise de tous les biens des religieux et des religieuses à la disposition de la nation, c'est-à-dire qu'on les confisque. Le 13, on décrète que les *détenteurs* (propriétaires) de ces biens mobiliers et immobiliers devront en faire une déclaration complète et sans exception. Le 5 février 1790, on décide la suppression d'une maison de religieux du même ordre sur deux, de deux sur trois, de trois sur quatre, lorsqu'elles sont dans la même ville, « en attendant des suppressions plus considérables » (Texte de la loi).

Le 13 février, les vœux monastiques sont prohibés pour l'un et l'autre sexe, avec défense de les rétablir jamais à l'avenir.

Cependant, grâce à un amendement de l'abbé de Montesquiou, qui, du reste, avait voté le principe de la loi, les religieuses sont autorisées à rester dans leurs maisons, et dispensées de réunir plusieurs communautés en une seule.

Le 20 mars, la Constituante statue que, par les soins des municipalités, il sera fait *inventaire* de l'état des biens des monastères et que chaque religieux ou religieuse sera interrogé sur son intention de rester dans son couvent ou d'en sortir.

Inventorier les biens, n'était-ce pas le signal du dessaisissement? d'autant plus que la grâce en passait aux municipalités, et que religieux et religieuses n'avaient droit qu'à une pension payable par l'État.

L'histoire est une éternelle recommenceuse. Ne pouvons-nous en rapprochant ce qui se fait en 1906 de ce qui se fit en 1790, prévoir ce que nous réservent, dans un avenir prochain les néo-terroristes?

En conséquence de la loi du 20 mars, le 4 août 1790, les membres du directoire du district de Compiègne, M. M. de Pronnay, président, ancien religieux de l'ordre de Cluny, Poulain, procureur syndic, Bertrand, secrétaire, libraire-imprimeur, Joly et Scellier, simples membres du directoire, se présentèrent au Carmel et procédèrent à l'inventaire « des effets, argenterie, argent monnayé, livres et papiers », laissant du reste le tout à la charge et garde des religieuses.

Le lendemain, 5 août, ils revinrent, et après avoir visité toute la maison, s'installèrent dans la grande salle de la communauté. Quatre soldats furent placés en sentinelle aux deux portes de la salle et un autre à chaque porte des cellules et des cloîtres. Les religieuses furent appelées une à une pour l'interrogatoire. Afin de se conformer à la loi du 20 mars, « les membres du directoire interrogèrent chaque religieuse, à part, hors de la présence de la prieure et de ses compagnes, l'avertissant du bienfait que lui apportait la révolution, et lui demandant de répondre en toute liberté si son intention formelle était de rester en religion. »

Un secrétaire recueillait toutes les déclarations.

On espérait bien que, devant cette solennelle épreuve, beaucoup de jeunes religieuses renonceraient à leurs vœux et reprendraient une liberté qu'elles étaient réputées n'avoir aliénée que contraintes et à contre-gré.

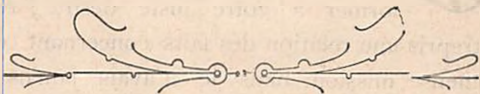
Toutes les Carmélites de Compiègne, sans aucune exception, déclarèrent avec une fermeté que ni les promesses ni les menaces ne purent ébranler, « vouloir vivre et mourir dans cette sainte maison et dans ce saint état. »

« Si j'avais mille vies, dit Madame d'Hangeot (sœur Pierre de Jésus), je les consacrerai à l'état que j'ai embrassé.... »

« Mes engagements, je les ai pris pour la vie, dit Madame de Croissy (sœur Henriette de Jésus) et je saisis avec empressement l'occasion de renouveler mes promesses. »

Cette fermeté inébranlable des Carmélites de Compiègne fut celle des autres Carmels : l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau affirme que sur 1,900 religieuses de cet ordre, trois ou quatre seulement firent défection. Les prévisions des législateurs étaient mal fondées sur ce point comme d'ailleurs sur beaucoup d'autres : nous le verrons dans la suite.

(A suivre.)



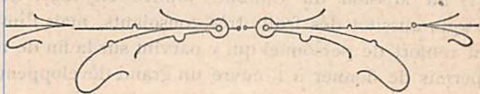
Aux fidèles dévots du Sacré Cœur.

Par un rescrit de la S. Congrégation des Indulgences, en date du 16 juin dernier, Notre Très Saint Père le Pape a accordé *300 jours d'indulgence* que l'on pourra gagner une fois par jour en récitant la prière suivante.

PRIÈRE AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

O Cœur Sacré de Jésus, répandez en abondance vos bénédictions sur la sainte Église, sur le Souverain-Pontife et sur tout le clergé; accordez aux justes la persévérance, convertissez les pécheurs, éclairez les infidèles, bénissez nos parents, nos amis et nos bienfaiteurs, assistez les agonisants, délivrez les âmes du Purgatoire et étendez dans tous les cœurs le doux empire de votre Cœur. Ainsi soit-il.

Par le même rescrit, Pie X accorde une indulgence plénière à tous ceux qui, ayant récité la prière ci-dessus pendant tout un mois, et s'étant approchés une fois pendant ce temps des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, feront quelque autre prière aux intentions du Souverain Pontife.





Patagonie Centrale

La Mission du Chubut.

(Relation de Dom Bernard Vacchina).

Rawson (Chubut), avril 1906.

BIEN-AIMÉ PÈRE DOM RUA,

DÉJÀ plusieurs fois, et pour me conformer à votre juste désir, j'avais entrepris une relation des faits concernant cette immense mission, mais je n'avais jamais pu jusqu'ici la terminer. Je vais cette fois tâcher d'y parvenir, non sans réclamer votre paternelle indulgence, car ma pauvre lettre se ressentira d'avoir été écrite à bâtons rompus. Je commence donc sans autre préambule, suivant autant que possible le « journal » de la Mission, ce qui me permettra d'être assez exact.

“La Cruz del Sur.” — Le Patronage — Une première Messe. — Une douloureuse épreuve.

Nous parvenions à notre champ d'action le 3 décembre 1904, jour où la Sainte Église célèbre la fête de S. François Xavier, le grand patron des missionnaires. Il nous fallut le mois entier pour nous organiser, et, le 1^{er} janvier 1905, les nouvelles écoles professionnelles salésiennes du Chubut pouvaient déjà fonctionner régulièrement, comme tout le reste d'ailleurs (1).

(1) La Mission du Chubut, fondée en 1892, donna presque aussitôt des fruits très consolants, mais l'important renfort de personnel qui y parvint sur la fin de 1904, a permis de donner à l'œuvre un grand développement.

Sans doute les locaux ne sont ni très spacieux, ni surtout élégants; le nombre des apprentis n'est pas énorme; on n'y entend ni le sifflet de la machine à vapeur, ni le vacarme de la scierie mécanique, ni les bruyants coups de marteau sur l'enclume, en un mot on n'y rencontre pas cette activité caractéristique de nos écoles de métiers, mais telle qu'elle est la maison du Chubut copie fidèlement ce qui était une maison salésienne aux beaux débuts de notre Pieuse Société.

Il n'y a pas encore d'étudiants, car, ici, en janvier on se trouve en pleines vacances d'automne; mais la « Cruz del Sur » paraît et porte aux quatre coins du pays l'invitation à venir au Patronage, en même temps que et le programme d'une part d'un Internat réservé aux orphelins indiens ou aux petits pauvres, d'autre part un Externat pour ceux qui peuvent se suffire à eux-mêmes.

Les lecteurs du *Bulletin* apprendront, s'ils ne le savent déjà, que la *Cruz del Sur* est notre journal, l'unique du Chubut, et il est rédigé, composé et imprimé dans la maison centrale de cette mission depuis la fin de janvier 1905. J'ajoute immédiatement qu'il a rencontré dès ses débuts de nombreuses sympathies et de précieux encouragements, ce qui me fait espérer qu'avec la protection du Seigneur il pourra faire un grand bien.

Hélas! les enfants ne viennent pas, malgré les invitations répétées et pressantes. À tous les jours de fête il y a des courses de chevaux, puis la chaleur est suffocante et les bains sont si agréables en pleine mer ou plus près dans le Chubut! Il faudra que nous inventions quelque attraction originale et merveilleuse.

C'est de ce développement que nous entretient la présente relation du Supérieur de cette mission.

Nous venons de fabriquer une douzaine de marionnettes parfaitement grotesques, et nous avons placé sur les murs des rues et les fossés des routes des affiches annonçant une représentation qui menace d'être très bruyante. Et les enfants d'accourir, de rire à se tordre; le Patronage est définitivement fondé, inauguré et bien peuplé.

Sur les entrefaites nous arrive de Buénos-Ayres, un jeune confrère, maître patenté. Un maître patenté au Chubut, ce n'est pas chose ordinaire: aussi son arrivée fut-elle annoncée à grand tam-tam sur la *Cruz del Sur*. Je m'empresse de vous dire que ce jeune abbé est un fruit de notre maison de Viedma où il était entré petit enfant. Et le voilà maintenant qui se propose de faire aux autres ce qu'on a fait pour lui, et franchement il ne réussit pas mal.

Nous ouvrons en mars les classes, en craignant beaucoup de ne pas les voir fréquentées, mais notre crainte a été vaine, car des trente écoles gouvernementales ou particulières qui existent au Chubut, ce sont les nôtres qui sont les plus nombreuses et les plus suivies.

Je dois ici signaler notre confrère prêtre, D. Joseph Ciolfi, qui a su donner à nos œuvres une grande impulsion. Il est né dans le Chubut; je lui faisais faire en 1893 sa première communion, puis en 1895 je le recommandai à notre Maison d'Almagro où il pencha bientôt pour l'état ecclésiastique, il vient d'arriver ici, après tout d'années d'élvignement pour visiter sa famille et ses amis et surtout pour célébrer pour la première fois la sainte messe et prêcher dans son pays natal. Je vous laisse à penser au contentement et à la curiosité générale. Le premier prêtre du Chubut! Faut-il dire que la messe fut très solennelle et que le jeune célébrant sut charmer et émouvoir à l'Évangile son nombreux auditoire. Aussitôt après cette belle cérémonie il y eut un modeste banquet auquel assistèrent les principales autorités, les membres de la famille et différents amis de D. Ciolfi.

Hélas! *extrema gaudii luctus occupat!* La joie fit bientôt place aux larmes. Peu après, en effet, et pour ainsi dire au lendemain de cette magnifique fête, un de nos chers con-

frères, l'inoubliable Bonino se noyait dans le *Chubut*. Il s'était rendu près du fleuve avec une petite charrette-tonneau pour puiser l'eau nécessaire à la maison. J'étais occupé à je ne sais plus quelle affaire domestique lorsqu'on m'annonça la triste nouvelle. Toute la population avait déjà couru au rivage; j'aperçus, comme tout le monde, le cadavre du cheval noyé et la charrette renversée, mais pas la moindre trace du cher confrère. Comment vous exprimer notre douleur, notre affliction! Nous avons, pendant six jours, parcouru et fouillé les bords du fleuve, dans toutes les directions, et ce n'est qu'au bout de ce temps qui nous parut trop long que l'on nous prévint que le cadavre du regretté Bonino flottait sur l'eau, se dirigeant sur la haute mer. Enfin nous pouvons l'atteindre et l'amener sur le rivage; il avait la chemise déboutonnée et laissait apercevoir son Crucifix et son scapulaire. Le cher confrère avait dû, au suprême moment, appeler à son aide Jésus Rédempteur et sa divine Mère. Le son lugubre des cloches se fit bientôt entendre; les amis et les connaissances se réunirent autour de la dépouille mortelle que, après les formalités légales remplies et l'office funèbre chanté, l'on transporta à sa dernière demeure.

La Mission du lointain Chubut a donc eu elle aussi son baptême de sang: qu'il soit le signe d'une féconde semence de généreux missionnaires! Nous en avons tant besoin! Le cher coadjuteur Bonino était pieux, simple, travailleur et très docile; le jour même de sa mort, il s'était confessé, il s'était entretenu avec moi de plusieurs affaires de sa charge, s'estimant très heureux. Dieu l'a repris près de lui; il nous l'avait prêté. Que sa sainte volonté soit faite!

Fêtes de Pâques et fêtes du pays — La remise d'une distinction pontificale.

Les fêtes de Pâques ne tardent pas à arriver et nous faisons tout notre possible pour qu'elles soient splendides et pour que surtout on en recueille le plus pur profit. Hélas! si elles ont été magnifiques, elles ne m'ont pas donné toutes les consolations que j'étais en

droit d'espérer. Que de pauvres gens au Chubut qui ne comprennent pas où est leur vrai bonheur ! J'en dirai autant des nombreux émigrés des nations européennes ! Combien s'obstinent dans leur aveuglement, malgré nos conseils et nos supplications ! Ils viennent dans ces régions à la recherche de l'Amérique, et plût à Dieu qu'il la trouvassent ! La plupart du temps, au contraire, ils ne parviennent à rien gagner ; ils perdent beaucoup, que dis-je ? ils perdent tout, puisqu'ils perdent la foi, et avec la foi leur âme.....

Les solennités religieuses sont à peine terminées que commencent les fêtes civiles. Ce sont des manifestations solennelles, fastueuses, populaires, pleines d'entrain, mais dans lesquelles entre toujours la note religieuse.

Cette année elles devaient avoir encore plus d'éclat, car j'avais choisi cette circonstance pour remettre au Gouverneur du Chubut une décoration pontificale que sur ma demande S. S. Pie X lui avait gracieusement accordée en septembre 1904. Le 25 mai, en la principale fête, l'église se remplissait de personnes de tous âge, de tous sexe et toute condition, et en tête sur des sièges qui leur avaient été préparés, se tenaient les autorités civiles, judiciaires et militaires. Il s'agissait d'assister au chant d'un *Te Deum* solennel. Je crus alors bon de monter en chaire pour expliquer le sens de la cérémonie qui allait suivre : c'est à dire l'imposition de la décoration pontificale. Je renonce à décrire l'étonnement et l'émotion qui s'emparèrent de l'assistance lorsque je m'avançai vers le Gouverneur et lui attachai sur la poitrine la croix d'or. Que Dieu soit remercié de ce que même à ces extrémités de la terre une simple marque d'affection du T. S. Père est tenue en si haute estime et excite tant de sentiments de reconnaissance.

Il me faudrait maintenant parler un peu de la prédication que nous avons faite durant le moi du Sacré Cœur de Jésus, mais je ne crois pas que ce soit le moment. Le mois de Juin se termina par l'adoration des Quarante Heures, et ce fut une grande joie pour moi et les fervents catholiques de voir Notre Seigneur entouré dans le Sacrement de son amour, de

tant de respect et d'affection, au milieu surtout de tant d'hérétiques. Il faut reconnaître que si en cette partie de la mission il y a une plus grande fréquentation des Sacrements, un souffle plus vif de piété, ou le doit certainement à cette pratique salutaire.

Arrivait enfin la clôture de l'année scolaire et pour la première fois se tint devant le Gouverneur et d'autres dignitaires la *dispute catéchistique* qui réussit parfaitement : il en fut de même des autres matières d'examen. C'est pour nous une garantie que l'avenir sera de plus en plus prospère.

L'hospice du Bon Pasteur — Épisodes édifiants.

Il est temps que je pense à quelques unes de nos autres œuvres, et tout d'abord à notre hospice du Bon Pasteur. Je dois dire que l'établissement fut construit dès le commencement de la mission dans cet unique but de servir d'hôpital, et bien qu'il soit de dimension exigues, il répond admirablement à nos intentions pour les excellentes qualités d'emplacement, de ventilation et d'hygiène ; je le préfère même à celui de Viedma, Le succès de la construction en revient à notre excellent confrère D. Migone qui l'entreprend non sans de très grandes difficultés et d'énormes sacrifices personnels. Je me bornai à y donner la dernière main et j'eus l'honneur de l'inaugurer. Depuis que l'hôpital est ouvert, les malades n'y manquent pas, de toute condition et de toute religion, mais tous en sortent sains d'esprit et de corps. Parmi les premiers admis je dois citer un jeune Hollandais, appartenant à la secte des Presbytériens, disait-il ; mais après l'avoir interrogé, je remarquai bien vite qu'il ne connaissait même pas ce que c'était. Notre confrère, le jeune abbé Cresta qui depuis son arrivée ici fait l'infirmier, voulut s'occuper tout spécialement et du corps et de l'âme de ce jeune Hollandais. Comme il n'y avait pas de préjugés à combattre et à détruire, ce fut l'affaire d'un mois pour le convertir, le baptiser de nouveau sous condition, le confirmer et l'admettre à la Sainte Table après une excellente confession. C'est actuellement un bon

chrétien et un des meilleurs catéchistes de la mission.

Peu après lui entraient à l'hôpital deux indiens adultes, infidèles, et dont l'état était très grave. Un jour, tandis que m'aidant du catéchisme indien composé par notre vénéré Dom Milanesio j'instruisais l'un d'entre eux, je remarquai que l'autre riait d'une façon indelicat; la cause de son rire n'était autre que les bévues que je commettais en prononçant la langue *Tchuelche*. Cet indigène est fort intelligent et j'ai appris de lui de bien curieux épisodes concernant Calfucúra, Namuncurá, Sayhueque et Foyel, les quatre personnages historiques de la Patagonie, et je ne manquerais pas de vous en entretenir dans la suite. L'un de ces indiens fut appelé Domingo au baptême, en souvenir d'une famille Napolitaine à qui les missionnaires du Chubut doivent une grande reconnaissance; l'autre reçut le nom de Valentin. Tous deux purent aussi recevoir la Confirmation et la Sainte Eucharistie.

Les autorités nous envoyèrent plus tard un Suisse qui dans une auberge de campagne avait été ligotté et contraint de boire je ne sais quel breuvage. Aussitôt après on l'avait dévalisé de tout ce qu'il possédait; puis on lui avait rendu sa liberté, mais le malheureux était à moitié fou. Nous nous empressâmes de lui donner nos soins tant pour l'âme que pour le corps; nous fîmes, aidés du médecin, une enquête sérieuse qui nous fit découvrir les coupables, et nous contraignîmes ceux-ci à rendre à notre convalescent son argent et ses vêtements.

Que d'autres traits j'aurais à vous citer pour vous montrer les heureux fruits que produit notre petit hôpital. Mais, vous le savez aussi, on se dépouille de tout, on lésine sur tout, on économise sur la faim et sur la soif, et malgré la générosité des quelques propriétaires de cette région, il nous faut multiplier nos sacrifices et nous préparer à de plus grandes fatigues, d'autant plus que, étant donné notre petit nombre de confrères, il ne nous sera pas possible d'abandonner la mission pour aller à Buenos-Ayres chercher des ressources. Mais nous espérons en Dieu, et grâce à lui, après la disette viendra l'abondance. Nous désirons

vivement agrandir les pavillons, les installer avec toutes les commodités possibles et ainsi faire de la place pour installer un plus grand nombre de malades abandonnés. Mais, m'objecterez-vous, vous ne parlez pas des missions? J'y arrive.

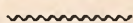
(*A suivre.*)

Chine



Le premier Patronage en Chine.

(*Lettre de D. Versiglia à D. Rua*)



Macao, 6 mai 1906.

TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE,



JE voudrais que cette présente lettre vous arrivât avec la rapidité du télégraphe pour que vous ayez la joie, au jour même de votre fête (24 juin) d'ajouter une autre bonne nouvelle à toutes celles que certainement vous recevrez en cette occasion. Je crains, hélas! de ne pas pouvoir parvenir à mes fins; du moins mon retard n'enlèvera rien à la réalité du fait que je tiens à vous faire connaître. Le fait en question, c'est que nous avons pu ajouter à notre Orphelinat pour les petits Chinois un Patronage qui servira aux Portugais et aux jeunes Macaotiens de naissance. Il est situé sur la paroisse voisine de Saint-Laurent.

Très modestes en ont été le débuts: c'est à peine si pour la première fois nous avons pu réunir une vingtaine d'enfants. Et cependant ce nombre est grand si nous considérons les difficultés que nous avons dû surmonter pour arriver à ce chiffre. Tout d'abord, et ce fut là la premier obstacle; on n'a ici aucune idée de ce qu'est un Patronage; de là une grande défiance en même temps qu'une hâte bien naturelle d'examiner un peu et même beaucoup cette œuvre, avant de lui donner son concours. En second lieu nous devons indiquer la faible connaissance que nous avons de la langue portugaise, ce qui, vous le comprendrez, nous empêche de nous présenter

hardîment. De plus, si je ne me trompe, l'acte seul de nous être consacrés aux Chinois fait que sur nous rejaillit un peu de ce mépris dont les entourent les peuples européens de naissance ou d'origine. Ajoutez enfin à cela les intempéries de la saison, où depuis le matin jusqu'après trois heures du soir il tombe une pluie qui empêche beaucoup d'enfants de venir.

Enfin les premières difficultés sont vaincues ; toute marche et marche bien sous les auspices de Marie Auxiliatrice à qui nous avons demandé avec instance la grâce de réussir, et nous avons le ferme espoir que cette œuvre si nécessaire prendra d'ici peu un grand développement.

L'Orphelinat, lui aussi, va bien. Les enfants sont au nombre de trente et commencent déjà, bien qu'ils n'aient qu'un seul mois d'apprentissage, à faire quelque chose. C'est ainsi que parmi les petits tailleurs, cinq savent déjà confectionner une paire de pantalons, sans que le maître ait besoin de leur donner aucun conseil. Les cordonniers rivalisent de bonne volonté avec leurs camarades mais ils manquent d'outils ; c'est qu'en effet ici on ne connaît pas la fabrication des chaussures telles que les portent les Européens. J'ai écrit à D. Rocca, le priant de nous faire expédier les outils qui nous sont indispensables, et j'espère les recevoir bientôt. Figurez-vous que nos petits bons-hommes cordonniers n'ont pour alêne qu'un clou assez long enfoncé dans un petit morceau de bois!!..... Ils ont bien songé à en fabriquer eux-mêmes, mais ils ne savent pas tremper l'acier ; il nous faut donc patienter. Toutes les chaussures non chinoises sont d'importation américaine et il n'y a pas à Macao un seul cordonnier qui travaille à l'europpéenne. C'est encore le manque de fer qui nous oblige à retarder l'ouverture d'un atelier de forgerons..... mais nous espérons que d'ici quelques semaines toutes les difficultés seront aplanies. Je ne vous donne pas d'autres nouvelles de notre Maison : tout y va bien, mais la chaleur commence à se faire sentir ; le thermomètre marque 32 degrés à l'ombre.

Bénissez-nous, vénéré Père et croyez-moi votre enfant dévoué et reconnaissant en N. S.

D. LOUIS VERSIGLIA,
prêtre.

Indes Anglaises.

Opiniâtreté des Indiens pour leurs croyances. — Le baptême d'un jeune enfant du Patronage.

(Lettre de D. G. Tomatis à D. Rua).

Tandjore (Indes Anglaises) 5 Juin 1906.

Bien-aimé Père,

Nous éprouvons le besoin de vous écrire de temps en temps pour vous donner de nos nouvelles et surtout pour nous recommander à vos prières. Quand nous songeons qu'à Turin, dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, notre vénéré Père, les chers confrères et tant d'enfants prient pour nous, nous nous sentons de plus en plus forts, et nous supportons avec plus de courage les souffrances inhérentes à la vie de missionnaires en ces pays chauds. C'est à bon droit que j'écris ces mots : *pays chauds*, car depuis plus d'un mois en effet nous avons presque toujours de 38 à 39 degrés de chaleur, et souvent même 40. Pendant que je vous écris, je dois prendre la précaution de mettre le papier-buvard entre ma main et la feuille pour ne pas être exposé à tremper celle-ci.

La terre est de tous côtés brûlée et les arbres laissent voir combien ils souffrent de la sécheresse. Nous avons passé le printemps sans nous en apercevoir, car aucun arbre n'était en fleur, on ne voyait ni roses, ni violettes, en un mot rien de ce qui en Europe rend cette saison la plus belle de l'année. En mars, quelques arbres laissaient encore tomber leurs feuilles encore vertes, poussées par d'autres qui avaient hâte de se montrer ; d'autres étaient entièrement dépourvus de bourgeons, tandis que le tamarin offrait déjà ses graines pleines de pulpe. Les cerises, les pêches, les pommes, les poires, le raisin, sont fruits complètement inconnus en ces régions. Dans quelques jardins on cultive un peu de vigne, mais c'est excessivement rare, car les grappes ne mûrissent pas et par conséquent on ne peut pas récolter de vin. Ce n'est qu'un petit malheur, mais ce

qui est bien plus grave, c'est qu'on ne trouve pas de bonne eau à boire; il n'y a que celle provenant des pluies et que l'on conserve dans des citernes non couvertes, et on doit s'en servir non seulement pour boire, mais encore pour laver le linge et se baigner, ce que les Indiens aiment à faire très souvent. Cette eau, on le comprend, est trouble, et pour la boire, il est nécessaire de la filtrer ou de l'aller chercher quelques heures avant de s'en servir, lui donnant ainsi le temps de déposer les microbes qui y fourmillent par milliers.

Mais tout cela n'est pas pour décourager et abattre le missionnaire. Ce qui lui fait le plus de peine, c'est de se voir au milieu du paganisme triomphant!...

Comme notre mission dans les Indes est différente de celle des Salésiens d'Amérique! Là, le missionnaire court après le sauvage; il le trouve, il lui parle; celui-ci l'écoute volontiers et devient chrétien, et nous lisons avec une grande édification les prodiges qu'opèrent ces ardents apôtres au milieu de ces sauvages. Dans les Indes, au contraire, nous ne rencontrons pas de pauvres enfants de la forêt si simples, mais bien les plus obstinés adorateurs des faux dieux. On en compte plus de 250 millions dans ces régions et de grandes cités en sont entièrement peuplées.

Il y a quelques semaines je dus effectuer un petit voyage sur le littoral du golfe de Bengale. Je traversai en chemin de fer certaines contrées, et partout je ne vis que pagodes et mosquées de musulmans. Les gens entourent nombreux les différentes stations du chemin de fer, mais tous sont payens et portent sur leur front le signe de leur religion et de leur caste. Mon compagnon de voyage, vieux missionnaire, me disait que dans beaucoup de ces régions il n'y a pas un seul chrétien; ils sont tous Brahministes ou Musulmans. Avant d'arriver à Nayore, populeuse cité, je vis d'assez loin quatre hautes tours blanches... mais c'étaient les tours d'une mosquée, et dans cette grande ville il n'y a qu'une seule famille chrétienne!

Et tous ces idolâtres, spécialement les *Brahmines*, sont tellement jaloux de leur caste et de leur religion que malheur à celui qui oserait l'abandonner; il perdrait aussitôt sa caste

et serait regardé et traité comme un paria. Pauvres gens!... ils se croient les plus civilisés du monde et regardent leur civilisations comme la plus parfaite; aussi méprisent-ils souverainement les Européens et surtout les Missionnaires. En conséquence les conversations avec les *Brahmines* sont très rares: elles le sont moins avec les castes inférieures et, rendons grâces à Dieu, elles sont fréquentes avec les *parias*, ces pauvres gens que l'on considère comme les esclaves des castes supérieures.

Bien que les conversions soient rares, il y en a cependant, grâce à Dieu, de temps en temps, et, bien cher Père, nous avons déjà la consolation de vous annoncer qu'à l'occasion des fêtes de la Pentecôte, nous avons baptisé un de nos orphelins, jeune indien d'environ douze ans, qui appartient à la caste des *Callers* (des voleurs); cette caste est très élevée, elle vient aussitôt après celle des *Brahmines*, et un grand nombre de princes en font partie. Nous avons reçu il y a quatre mois, cet enfant à l'orphelinat où il s'appliqua sérieusement à étudier le catéchisme, et depuis quelque temps déjà, toutes les fois qu'il me rencontrait, il se hâtait de tracer un signe de croix sur son front comme pour me dire: Quand me baptiseras-tu? Les difficultés à vaincre ne furent pas minimes. Le jeune indien devait être baptisé le jour même de la Pentecôte, et toute notre petite communauté se trouvait déjà réunie dans la chapelle lorsqu'il survint un contretemps qui nous obligea à différer la cérémonie. Le pauvre enfant en était tout triste, il pleurait en me suppliant de le baptiser: il est certain que jusqu'au jour où il est devenu solennellement l'enfant de l'Église, il a reçu un baptême... celui de désir!

Enfin, j'ai pu, aujourd'hui même, 5 juin, satisfaire ses désirs si ardents: c'est le premier payen que nous ayons eu le bonheur de faire chrétien par le saint Baptême. Oh! si vous voyiez actuellement comme il est content; il ne sait de quelle manière témoigner sa reconnaissance. Nous lui avons donné le nom de Pierre, en l'honneur du Prince des Apôtres, qui commença le jour même de la Pentecôte, sa fructueuse prédication. Que le grand Chef de l'Église Catholique nous obtienne de répéter

souvent et souvent ces belles et touchantes cérémonies !

Nous avons aussi reçu aujourd'hui un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui nous avait été très particulièrement recommandé par les dignes Missionnaires de la Société de S. Calogère, de Milan, établis dans la diocèse d'Hyderabad. Ce brave jeune homme désirerait continuer ses études et devenir un bon fils de D. Bosco. Que ses vœux soient couronnés de succès ! Il sait très bien le talmud, parle parfaitement l'anglais, et tout me fait espérer qu'il nous sera d'un grand secours.

Notre vénéré curé vous offre ses respectueuses salutations. Que de bien il fait ici ! Il passe la journée à entendre des plaintes et à accorder les parties disputantes. C'est là, hélas ! dans l'Inde, une des occupations, un des devoirs des missionnaires. Tous les jours il arrive des groupes de paysans qui ont entre eux des contestations ; ils exposent en criant, et tous ensemble, leurs démêlés, et souvent le bon pasteur doit crier plus fort qu'eux. Et dire que cela dure quelquefois des quatre et cinq heures, quand cela ne dure pas toute la journée. De temps en temps, il advient que les adversaires en viennent aux mains et le curé doit alors les séparer. Ici on ne se présente pas au juge de paix, mais devant le curé ; il y a moins de frais et c'est plus avantageux pour les chrétiens.

Depuis deux mois on ne voit qu'une foule compacte sur la place située devant l'église : c'est l'époque des mariages. Il y arrive des villages voisins des familles entières qui, comme je vous l'ai déjà écrit, y campent pendant 15 et même vingt jours. Durant ce temps, les jeunes fiancés et leurs familles, père, mère, frères et sœurs, assistent au catéchisme pendant toute la journée. Lorsqu'ils sont passablement instruits, le curé fixe le jour de la cérémonie du mariage, et, ce jour, ils s'approchent des sacrements, ils reçoivent la sainte Communion et l'on procède enfin à la bénédiction nuptiale. Ces fêtes nuptiales sont très simples ; au matin même on achète pour quelques sous des fleurs que les deux jeunes gens placent dans leurs cheveux, et les voilà beaux et tout prêts. Le dîner de gala consiste en un

bon plat de riz, mais, même ce jour-là, les hommes mangent à part des femmes ; celles-ci en effet ne s'asseyent à table qu'après que les premiers ont fini, et lorsque c'est possible, dans un lieu séparé. Ceux qui sont un peu plus riches, exhibent en cette circonstance leurs plus belles parures ; j'ai vu des jeunes filles couvertes de bracelets, de colliers, de pendants et d'arceaux ; elles avaient même suspendues au nez deux longues files de perles et de diamants.

Puis-je, bien-aimé Père ajouter quelques lignes à cette lettre ? Je ne voudrais pas vous faire perdre un temps qui vous est si précieux. Je vous dirai que deux des nôtres vont être obligés de s'installer pour quelque temps dans la montagne. S. G. Mgr l'Évêque a tenu à leur offrir un climat plus frais où ils pourront assez promptement se rétablir d'une légère indisposition, suite de la trop grande chaleur. C'est peu de chose, assurément, mais par là vous pourrez constater que le personnel de cette nouvelle mission n'est pas seulement faible comme nombre mais encore comme forces. Oui, bien cher Père, nous sentons déjà que nous avons besoin de renfort pour, permettez-moi ces mots, assurer les positions conquises et en gagner d'autres. Ah ! s'il pouvait se présenter à nous quelques jeunes confrères vigoureux, intelligents et tous prêts au sacrifice. C'est une des meilleures conditions pour lutter contre l'ardent climat de ces pays et en triompher, en même temps que pour s'habituer à la nourriture et aux fatigues qui y sont inhérentes.

Veillez, bien-aimé Père, nous aider de vos ferventes prières, et recommandez-nous aussi aux prières de nos Coopérateurs.

Votre enfant tout dévoué qui sollicite pour lui et ses confrères votre paternelle bénédiction.

DOM GEORGES TOMATIS.
Missionnaire salésien.



PAGE À RELIRE

La Divinité de Jésus-Christ.

PENDANT que le dix-huitième siècle curageait à plaisir le fils de Dieu, il se trouva dans le sein même de ce collègue qui l'attaquait, un homme ne croyant pas plus que les autres, un homme aussi célèbre que les autres, plus célèbre que tous, un seul excepté, et qui eut par dessus eux le privilège d'avoir des mouvements sincères. Dieu le voulait ainsi pour ne pas laisser son nom sans témoignage parmi ceux-là mêmes qui travaillaient à détruire son règne. Cet homme donc au comble de sa gloire, initié par l'étude aux siècles passés, et par sa vie au siècle dont il était un ornement, eut à parler de Jésus-Christ dans une profession de foi où il voulait résumer tout ce que ses méditations sur les choses religieuses avaient laissé de doutes et de certitudes dans son esprit. Après avoir traité de Dieu d'une manière digne, quoique confuse, il en vint à l'Église et à Jésus-Christ. Là, cette âme flottante entre l'erreur et la vérité perdit tout-à-coup son hésitation, et d'une main ferme comme celle d'un martyr, oubliant son temps et lui-même, le philosophe écrivit la page d'un théologien, une page qui devait être le contre-poids du blasphème : Écrasez l'insolent, et qui se termine par ces paroles que toutes les voûtes de la chrétienté répéteront jusqu'au dernier avènement du Christ : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu ».

On pouvait croire que la force de cette confession ne serait point surpassée, soit que l'on considérât le génie de l'homme qui l'avait écrite, l'autorité de son incroyance, la gloire de son nom et les circonstances du siècle qui avait été condamné à la subir. On se trompait. Un autre homme, une autre éloquence, une autre gloire, une autre incréduité, un autre siècle, un autre aveu se sont rencontrés, et plus grands tous ensemble, si ce n'est chaque partie prise à part, que l'homme, l'éloquence,

la gloire, l'incrédulité, le siècle et l'aveu que vous venez d'entendre. Notre âge donc s'ouvrit par un homme qui surpassa tous ses contemporains, et que nous, venus après, nous n'avons point égalé. Conquérant, législateur, fondateur d'empire, il eut un nom et une pensée qui sont encore présents partout. Après avoir accompli l'œuvre de Dieu sans y croire, il disparut, cette œuvre achevée, et se coucha comme un astre éteint dans les eaux profondes de l'océan Atlantique. Là, sur un rocher, il aimait à ramener devant lui-même sa propre vie, et, de lui remontant à d'autres auxquels il avait le droit de se comparer, il ne put éviter, sur ce théâtre illustre dont il faisait partie, d'entrevoir une figure plus grande que la sienne. Il la regarda souvent : le malheur ouvre l'âme à des lumières que la prospérité ne discerne pas. La figure revenait toujours ; il fallut la juger. Un des soirs de ce long exil qui expiait les fautes du passé et éclairait la route de l'avenir, le conquérant tombé s'enquit d'un des rares compagnons de sa captivité s'il pourrait bien lui dire ce que c'était que Jésus-Christ. Le soldat s'excusa ; il avait eu trop à faire depuis qu'il était au monde pour s'occuper de cette question. « Quoi ! reprit douloureusement l'interlocuteur, tu a été baptisé dans l'Église Catholique, et tu ne peux pas me dire, à moi, sur ce rocher qui nous dévore, ce que c'était que Jésus-Christ ! Eh bien ! c'est moi qui vais te le dire. » Et alors, ouvrant l'Évangile, non pas de la main, mais d'un cœur qui en était rempli, il se mit à comparer Jésus-Christ avec lui-même et tous les grands hommes de l'histoire ; il releva les différences caractéristiques qui mettent Jésus-Christ à part de toute l'humanité, et, après un torrent d'éloquence qu'aucun Père de l'Église n'aurait désavouée, il termina par ce mot : Enfin, je me connais en hommes, et je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme.

Un jour, sur la tombe de son grand capitaine, la France gravera ces paroles, et elles y brilleront d'un plus immortel éclat que le soleil des Pyramides et d'Austerlitz !

LACORDAIRE.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

LIÈGE — Orphelinat S. Jean Berchmans. — Le dimanche, 8 juillet, s'accomplissait en l'église de Notre Dame Auxiliatrice une touchante cérémonie : la bénédiction du drapeau du Cercle des Anciens, par Mgr Monchamp, vicaire général de S. G. Mgr Rutten, évêque de Liège. Dans le chœur de l'église flottaient bien larges les drapeaux des Sociétés de gymnastique de notre Maison de Verviers et du patronage de S. Laurent, invitées à cette fête, ainsi que celui de la Jeunesse Salésienne de l'Orphelinat.

Après la récitation des prières rituelles, M. l'abbé Crovnenberghs, grand ami de nos œuvres, monta en chaire, et en quelques phrases vibrantes de foi et d'enthousiasme religieux, il montra aux Anciens les enseignements et les promesses renfermés dans les plis de leur drapeau. La fière devise que vous y avez inscrite, s'écria-t-il « La main à l'œuvre et le cœur à Dieu » est un engagement solennel, sacré, que vous devez tenir toujours et partout, sous peine de félonie. Vous êtes les aînés de la famille salésienne de Liège : il vous incombe de tracer par vos exemples de courage et de fidélité la voie à vos frères plus jeunes qui, demain, à leur tour, entreront dans les réalités de la vie. Il termina par ces mots : « Si, ce qu'à Dieu ne plaise, des hommes impies venaient un jour pour arracher de cette Maison où vous avez appris la vie et la vaillance chrétiennes, les religieux qui l'habitent, votre devoir serait de planter votre drapeau au seuil de cette demeure en criant aux ennemis de votre Dieu : Halte ! ces hommes que vous attaquez, ce sont nos amis, nos bienfaiteurs, nos pères ; pour aller jusqu'à eux il vous faudra passer sur nos corps ». Ces paroles ardentes, écoutées dans le plus profond recueillement ont fait du bien à ceux qui les ont entendues, et tous, aînés et cadets, resteront fidèles aux souvenirs du passé, au culte de la vertu et de l'héroïsme chrétien.

Après la bénédiction du T.-S. Sacrement, les diverses Sociétés, de gymnastique, comprenant à peu près 150 membres, se formèrent en cortège à la porte de l'église, puis, au son de la musique instrumentale et au milieu d'une foule compacte et fort sympathique, elles firent quelques tours dans le quartier avant de pénétrer dans la cour de l'Orphelinat où les attendait un vin d'honneur offert par les anciens.

A cinq heures, par un temps superbe, en la présence de Mgr Monchamp, de M. l'Inspecteur Dom Scaloni et de nombreux spectateurs, magnifiques séries d'exercices gymnastiques dans la cour de l'Orphelinat. La séance débuta par des marches exécutées, les trois sociétés réunies. Le dévoué et renommé directeur de la « Jeunesse salésienne » M. Schönau, dirigeait le mouvement. M. Hougrand, directeur de la « Société de Verviers » fit exécuter à la section des petits des mouvements

d'ensemble d'une grâce parfaite qui furent chaudement applaudis. La « Concorde » de Saint-Laurent se distingua dans des sauts périlleux au tremplin, d'une longueur et d'une élasticité surprenantes. La division des grands de Verviers lui succéda par une série de mouvements d'ensemble. L'exécution en était difficile et cependant ces mouvements furent accomplis avec une précision vraiment mathématique. La « Concorde » souleva encore nos applaudissements avec ses pyramides humaines, un peu lourdes peut-être, mais qui n'en restent pas moins de véritables chefs-d'œuvre d'acrobatie. Les « Jeunes Ouvriers » de Verviers s'y distinguèrent aussi : d'ailleurs, ces deux Sociétés ont depuis longtemps fait leurs preuves ; sagement dirigées, elles ont dans leur rangs des membres remarquables et n'ont rien à désirer aux sociétés les plus renommées. La « Jeunesse Salésienne » vint à son tour. Avec leurs ceintures bleues, leurs bérets blancs et leurs pantalons serrés par des guêtres, nos jeunes gymnastes ont un air martial qui va bien avec leurs poitrines pleines de vie et de force. Ils commencèrent par des exercices d'ordre tactique qui du premier coup enlevèrent les applaudissements les plus nourris ; leurs mouvements d'ensemble furent exécutés avec une précision, une souplesse remarquables : c'est que notre jeune Société ne voulait pas se montrer inférieure aux deux premières. Ses pyramides surtout excitèrent un enthousiasme général ; claires, dégagées, elles plaisaient, elles charmaient. Nous n'avons pas été d'ailleurs les seuls à proclamer son savoir-faire. Le dimanche 15 juillet elle a pris part, pour la première fois, à un concours ouvert à une quinzaine de Sociétés, à Hersthall. Elle a d'abord enlevé le Premier Prix d'Honneur pour ses exercices d'ordre tactique et ses pyramides avec félicitations publiques du Jury, ensuite un Premier Prix pour ses exercices aux appareils, barres fixes et barres parallèles ; un deuxième Prix pour sauts en section au tremplin, enfin trois de ses membres ont été décorés pour exercices aux barres fixes et parallèles.

Remarquables par leur discipline, leur application et leur bon esprit, nous avons l'espoir fondé que ces jeunes gens, tout en soulevant l'admiration par leurs exercices corporels, resteront fidèles au mot d'ordre à eux adressé par leur vaillant directeur : *Une âme saine dans un corps sain.*

TURIN — Oratoire S. François de Sales. — Peu de choses à enregistrer dans la Chronique du mois qui vient de s'écouler. Notons cependant la réunion des Anciens élèves de l'Oratoire, qui, en un nombre encore plus grand que les années précédentes, ont tenu à se retrouver dans l'établissement qui avait abrité leur jeunesse et à saluer celui qui, pour ainsi dire, dès la première heure, les a élevés, instruits et ne cesse depuis ce moment de s'intéresser à eux.

Cette assemblée fut présidée par le bon Père, comme ils se plaisent à l'appeler. Auprès de lui se tenait S. G. Mgr José de Camargo Barros, évêque de S. Paul du Brésil, qui tint à remercier les chers « Anciens » du spectacle réconfortant qu'ils lui offraient. « Quand me sera-t-il donné, disait-il, d'assister à semblable réunion dans mon lointain et peuplé diocèse où je suis si heureux de posséder des Salésiens ! » Hélas ! ce sera seulement dans le ciel que le vénéré évêque verra réalisé ce désir qu'il exprimait, il y a peu de semaines. C'était en effet le 22 juillet qu'il prenait part à cette joyeuse réunion des Anciens élèves de l'Oratoire ; il revenait de Rome où il avait assisté à la consécration de son ancien Vicaire Général, Mgr José Marcondes, archevêque de Para et Belem au Brésil, et au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons que l'éminent Prélat est au nombre des malheureuses victimes du naufrage du *Sirius* qui le ramenait au milieu de ses diocésains. Le Dieu de toute miséricorde aura sans doute placé près de lui, dans son Paradis, ce pieux évêque qui, nous disent les journaux, au moment de disparaître dans les flots, tenait encore les mains levées et absolvait la multitude des passagers que la mer engloutit. Cependant nous demandons aux Coopérateurs d'avoir dans leurs prières un souvenir pour le vénéré prélat qui se montra toujours si dévoué aux œuvres Salésiennes.

— Quelques jours après le passage à l'Oratoire de Mgr de Camargo Barros, nous avons la visite du nouvel archevêque de Para et Belem qui ne resta que quelques instants au milieu de nous.

Que Sa Grandeur nous permette de lui offrir, avec nos regrets pour la perte qu'il vient de faire en la personne de son ancien évêque, nos félicitations pour la haute charge à laquelle l'a appelée la confiance du Saint-Siège et l'assurance de nos prières pour que le Seigneur bénisse ses travaux apostoliques.

IBAGUÉ (Colombie) — Développement de l'Œuvre salésienne. — Dom Cera écrivait, le 6 avril dernier, à D. Rua les lignes suivantes : « L'établissement salésien d'arts et métiers célébrait, le 15 mars dernier, le premier anniversaire de sa fondation. Que Dieu soit béni et remercié pour les nombreux et grands bienfaits qu'il a daigné nous accorder au cours de cette année. Nous avons pu, avec le précieux concours du Gouvernement, louer un local assez vaste, ce qui nous a permis d'installer des écoles professionnelles pour tailleurs, cordonniers et menuisiers. Les jeunes gens et enfants manifestèrent, dès le premier instant, une grande bonne volonté et firent de rapides et sérieux progrès en classe comme à l'atelier ; ils ont produit des travaux qui par leur fini ont étonné le public ne s'attendant pas à de tels résultats en un temps si court.

« Mais ce qui nous console et nous encourage surtout, c'est de constater comment Marie Auxiliatrice est venue à notre aide d'une manière vraiment merveilleuse... La dévotion à cette bonne Mère se propage dans ces provinces de Tolima avec une rapidité inouïe. De toutes parts, il nous arrive

des lettres qui relatent des grâces reçues, et traduisent la dévotion que l'on ressent pour l'Auxiliatrice des Chrétiens.

L'année 1905 fera ici époque, ne serait-ce que pour avoir commencé la construction de l'établissement salésien d'Ibagué.

Un autre événement a été la pose de la première pierre d'une église dédiée à la Madone du Carmel et dont la construction nous a été confiée par le vénéré évêque du diocèse, Mgr. Perdomo, zélé Coopérateur de l'Œuvre salésienne. Ce nouvel édifice remplacera très avantageusement la petite chapelle construite provisoirement et ouverte au pu-



S. G. Mgr Camargo da Barros, évêque de S. Paul au Brésil, qui a péri dans le naufrage du "Sirio",

blic le 9 décembre 1904. Ce sera la seconde paroisse d'Ibagué qui ne possédait jusqu'ici que la Cathédrale, bien trop insuffisante pour 24.000 habitants...

MATTO-GROSSO. — Dom Rua recevait, il y a quelques jours, une lettre bien consolante de M. l'Inspecteur Dom Malan à propos des deux colonies de Bororos qu'il venait de visiter. Cette lettre est datée du 19 mai dernier, et nous la publierons dans le prochain numéro du *Bulletin*.

En attendant, signalons, dans la Colonie du *Sacré-Cœur*, la fondation d'une petite fanfare qui est composée de quinze jeunes indiens et a débuté avec un grand succès lors du passage du cher Inspecteur. — Dom Malan a procédé, dans la même colonie, à l'inauguration solennelle d'un Observatoire météorologique portant le nom d'un des plus généreux coopérateurs M. Antoine Paes de Barros, ancien Président de ce Territoire. — Ce fut encore la cérémonie touchante de la première communion de trois jeunes Bororós et de trois

petites Indiennes. Nul doute que ces chers enfants si pieux n'attirent, par leur ferventes prières sur la colonie du Sacré Cœur les plus abondantes bénédictions du Seigneur.

Nous devons également signaler dans la *Colonie de l'Immaculée Conception*, les progrès sensibles obtenus près de ces bons Indiens dont onze déjà avancés dans la science religieuse ont pu recevoir le sacrement de Baptême.



VARIÉTÉS

Au sujet des Patronages et de leur haute importance, un vaillant catholique, M. H. Joly, écrivait récemment dans le *Correspondant* :

POUR la formation bonne ou mauvaise de l'enfance, l'école n'est pas tout. C'est dans les années qui suivent l'école que l'élève, abandonné à lui-même ou soutenu par un patronage intelligent et cordial, prépare sa véritable destinée. Le plus grand tort de l'école neutre a été jusqu'ici, non de donner aux enfants des idées corruptrices, mais de ne pas donner d'idées du tout sur les choses que nous, chrétiens, nous considérons comme essentielles. Son crime est de lancer les adolescents dénués de toute aide morale habituelle, dans un milieu où les dangers se multiplient et se parent de tout ce qui peut séduire les sens et l'imagination de natures précoces. Si on avait à choisir entre des écoles religieuses suivies d'un délaissement complet et des écoles laïques suivies d'un Patronage religieux, c'est la seconde solution qu'il faudrait préférer. Voilà une tâche qui s'impose comme plus urgente que jamais et pour laquelle, grâce à Dieu, nous sommes prêts.

La balayeuse des rues.

UN dimanche, une jeune fille pauvre et simple demandait au confessional un des Pères prêchant une station de Carême dans une église de Paris. Il était onze heures du matin. Le Père se rend au saint tribunal et voici ce que lui-même raconte.

Dans le désir d'aider l'âme que Dieu m'envoyait, dit-il, je lui adressai une question sur son état de vie. « Mon père, me répondit-elle, je suis, le matin, une pauvre balayeuse de rues, et le soir je gagne encore quelques sous en faisant de grossiers raccommodages ».

Après avoir entendu sa confession, profondément ému, continue-t-il, en constatant les grandes choses que Dieu avait dû faire en cette âme, et me rappelant quels dangers entouraient ce trésor de grâce et d'angélique pureté, je lui demandai :

« Par quels moyens, mon enfant, vous gardez-vous à Dieu, étant sans cesse en rapport avec des gens qui ont presque toujours la



S. G. Mgr José Marcondes, archevêque de Para et Belem, au Brésil.

haine de Dieu et le blasphème sur les lèvres ? — *Je communie tous les dimanches*, me répondit-elle. Et quant aux propos qui se tiennent autour de moi, je ne vois ni n'entends rien : je vis dans mon cœur. Jésus est venu, Jésus reviendra, c'est là ma seule pensée.

— Vous avez communiqué ce matin ? lui dis-je.

— Pas encore, mon Père : j'ai si juste les quelques sous nécessaires pour soutenir ma pauvre mère aveugle que je suis obligée de travailler même le dimanche ; seulement je quitte mon balai à onze heures, et je puis communier à la messe de midi. Avec cette divine nourriture je me sens forte et disposée à faire toujours ce que le bon Dieu veut de moi, et à accepter les peines qu'il m'envoie. »

Avec Jésus-Hostie on est capable de tous les héroïsmes.

Paroles d'un Président de la République.

ALLONS au fond des choses, s'écriait-il. Est-ce vrai que la grande religion catholique soit une entrave pour l'esprit humain? Ce serait bien grave. Mais, voyons, quel est le plus grand penseur des temps modernes? C'est Descartes : et tout prouve qu'il était resté catholique sincère et fervent. Est-ce que le catholicisme a empêché Bossuet d'être un des plus grands penseurs, et Pascal un des plus intrépides et des plus hardis? Est-ce que Newton, Képler n'ont pas été des chrétiens fervents? Le catholicisme n'empêche de penser que ceux qui n'étaient pas faits pour penser... Qu'on ne dise donc pas que l'Eglise catholique est une entrave pour la pensée humaine. L'Eglise catholique a été le berceau où l'esprit humain a abrité son enfance et une partie de son âge mûr....

Pour moi, disait-il encore, j' invoque souvent ce Dieu, auquel je suis heureux de croire, que des fous et des ignorants nient, mais en qui l'homme éclairé trouve sa consolation et son espérance. J'ai défendu avec conviction la religion chrétienne, comme intéressant au plus haut degré la grandeur de la France, la liberté bien entendue de la société tout entière qui, sans le catholicisme, tomberait dans un affreux chaos. Les sots préjugés ne me font pas peur, et je ne craindrai jamais de les heurter pour de si grands et si nobles intérêts. Le matérialisme est une sottise en même temps qu'un péril. Je suis spiritualiste passionné, et si j'avais plus de temps et de forces, je voudrais confondre le matérialisme au nom de la science et du bon sens...

ADOLPHE THIERS.

On paiera l'annonce.

DANS son discours de Malines, en 1861, Mgr Dupanloup disait :

« Philosophes et critiques, venez et faites-moi le plaisir, pour le bien-être de l'humanité souffrante, d'afficher à la quatrième page de vos journaux ceci :

« On demande cinq cent mille héros des deux sexes pour apprendre la prière et l'alphabet à des enfants malpropres, à condition que héros et héroïnes resteront chastes, patients, persévérants, travailleront dix heures par jour pour trente sous et recevront des calomnies pour supplément de salaire, en se refusant même les plaisirs permis.

« Mettez cela dans vos journaux : je paierai l'annonce... Vous riez? Vous avez raison... et vous avez tort. Car cette armée sublime, elle existe. Un maître unique a pu la créer,

l'inspirer ; il la lève, il la recrute, il l'arme et la commande depuis dix-huit siècles ; et elle ne demande d'autre récompense que son sourire et sa bénédiction. Ce maître, c'est Jésus-Christ. »

(Bulletin de S. François de Sales).



VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Evêque titulaire de Tripoli

CHAPITRE LII.

Un hommage littéraire — Le tribut de la poésie, de l'éloquence et de la musique — O mort! que de cœurs tu as blessés! — Le Paraguay à Mgr Lasagna — Magnifique plaque de bronze, apposée par la Présidence de la République du Paraguay sur le monument — Honneurs posthumes — Craintes et espérances — Le nom de Mgr Lasagna donné à une locomotive — Conclusion.

Ces innombrables honneurs rendus à la mémoire de notre évêque-missionnaire ne purent pas encore suffisans à l'affectueuse tendresse d'un grand nombre de ses admirateurs, amis d'Amérique. Parmi ceux-ci, beaucoup d'anciens élèves songèrent à exprimer leur profonde reconnaissance d'une manière peu commune. Ils se proposèrent d'offrir à la pieuse mémoire de leur vénéré maître un hommage littéraire qui rappellerait à leurs descendants les plus éloignés et les mérites du regretté apôtre et la reconnaissance de ses élèves. On vit alors paraître un éloquent appel du Président des Anciens Elèves, qui invitait tous les camarades à apporter chacun un fleur littéraire de façon à composer une couronne dont on ceindrait le front du regretté Supérieur et Père. Les plus illustres personnages de la République de l'Uruguay ambitionnèrent eux-mêmes le grand honneur de concourir à ce magnifique tournoi, assurant que les élèves de Mgr Lasagna pouvaient être partagés en deux classes : ceux qui l'avaient eu comme maître et avaient reçu directement l'enseignement de sa bouche, et ceux qui au contact du vénérable prélat, avaient reçu ses conseils et suivi son exemple. Des sénateurs, des députés et l'élite des citoyens se félicitaient d'appartenir à cette dernière classe.

Le premier à déposer sa fleur fut Mgr Mariano Soler, appelé par tous l'ange de l'Eglise Uruguayaine et nul ne sera étonné si nous affirmons que sa fleur fut la plus rare et la plus odorante. En quelques lignes bien senties, le valeureux écrivain résuma les sentiments si élevés que lui avait inspirés l'estime et l'admiration pour le grand missionnaire et la profonde douleur que lui avait causée sa mort si rapide et si brutale ; il terminait ces quelques pages en invitant l'Uruguay tout entier à ériger à Mgr Lasagna un monument qui par le marbre et le

bronze rendrait éternel le souvenir de ses vertus et affirmerait l'expression de la reconnaissance de toute la République.

Innombrables et splendides sont les fleurs que déposèrent les autres Evêques, des Sénateurs et des Députés, des Présidents et des Ministres, tous rendant hommage au regretté défunt qui avait consacré au bien de leur pays son esprit, ses forces, sa vie. En lisant ces pages on ne sait qu'admirer le plus ou l'élévation des pensées ou la grâce des sentiments, le talent de l'écrivain ou la reconnaissance de l'ancien élève ; on se sent le cœur ému, les larmes viennent soudain aux yeux et on répète instinctivement ces paroles : O mort ! que de cœurs tu as blessés !

La musique s'unit également à la poésie et à l'éloquence et déposa sa tendre fleur sur ce tombeau



Juiz de Fora. Endroit où se produisit la catastrophe dans laquelle Mgr. Lasagna trouva la mort.

vénéral : ce fut l'habile maestro, Dom Rota, de la Pieuse Société salésienne, qui se fit l'interprète de la commune douleur, revêtant de plaintives mélodies les sublimes paroles par lesquelles l'Eglise catholique supplie le Dieu infiniment miséricordieux d'accorder aux chers défunts le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix éternelle.

Cinq années se sont déjà écoulées depuis que cette tombe s'est fermée, et cette couronne toute intellectuelle conserve encore toute sa fraîcheur, son charme et son parfum. L'Association des anciens élèves a atteint son but. Elle a su donner à ses condoléances la forme la plus pathétique et la plus durable que l'on ait pu trouver. D'ailleurs cette idée ne pouvait que parfaitement réussir puisqu'elle était inspirée par l'affection, la douleur et la reconnaissance.

Nous devrions ici clore le récit des solennités commémoratives faites en l'honneur du grand évêque-missionnaire que nous aimons à saluer du nom de confrère, mais nous manquerions à l'exactitude si nous ne recueillions pas l'écho fidèle qu'elles eurent sur les lointains rivages du Paraguay. Hélas ! Mgr Lasagna n'avait pas pu agir pour cette infortunée République comme pour celles de l'Uruguay et du Brésil, car la mort le surprenant à l'im-

proviste l'avait empêché de lui envoyer ses missionnaires ; mais toutefois on se rappelait si vivement son ardent désir d'y faire tout le bien imaginable, que la ville d'Assomption ne voulut être surpassée par aucune autre cité dans l'hommage qu'elle voulut rendre à sa mémoire. Il n'y avait que dix mois que l'évêque salésien avait donné un Pasteur à l'Eglise Paraguayenne en deuil jusque là ; ce devait être dans sa pensée le premier anneau de la chaîne qui l'aurait lié à cette République qu'il aimait tant ; hélas la mort ne lui permit pas de river cet anneau comme il l'aurait voulu. Dieu, cependant, accorda, dans ses adorables desseins, que la capitale de cette République appréciait à sa juste valeur le bon cœur de Mgr Lasagna, la douceur de ses manières, l'ardeur de son zèle, ses grands desseins, et elle en pleura très amèrement la disparition

imprévue. Ce que furent les plaintes de l'Evêque, du Président et des Ministres en recevant la triste nouvelle de la mort, tous les télégrammes qu'ils expédièrent aux Salésiens le montrent admirablement. Tous désirèrent ne pas s'entendre là, et le 13 février ils célébrèrent un service funèbre très solennel auquel assistèrent deux prêtres salésiens, Dom Turriccia et D. Rota. L'église-cathédrale revêtit ses ornements de deuil les plus imposants, le catafalque grandiose et élégant dans une juste sévérité était surmonté des insignes pontificaux et d'une magnifique plaque de bronze doré, destinée à recouvrir la tombe du regretté Pasteur ; on voulut qu'elle fut

exposée à la vue de toute la population, avant son envoi au cimetière de Juiz de Fora. Cette plaque est due à la généreuse initiative de Madame Rivarola de Aceval et au talent exquis du Révérend Dom Guibarnegaray. Tout en bas du cadre, et comme soubasement, on aperçoit deux locomotives, au moment où elles se précipitent l'une sur l'autre ; tout à côté, les débris des roues et des wagons détruits, des arcs démolis, des colonnes brisées, des pans de murs renversés et dispersés, çà et là ; le tout dans sa tristesse symbolise parfaitement les ruines qu'entraîne après elle la mort. A gauche, des arbres abaissent leur feuillage au vert sombre, derniers compagnons de la dernière demeure de l'homme ; ils étendent leur ombre mélancolique au dessus d'une tombe placée au milieu du tableau. Sur ce scénotaphe se voit l'image de Mgr Lasagna revêtu de ses ornements pontificaux. Tout près du sommet, son ange gardien qui semble n'avoir voulu l'abandonner, même après la mort. Enfin tout en haut, on lit ces deux textes : *Timenti Dominum in die defunctionis suae benedictetur. — In cognitione sapientiae est immortalitas.* Ces textes servirent de sujet à la splendide oraison funèbre que prononça le Rd. D. Herménégilde Roa, docteur en théologie.

A cette cérémonie funèbre assista tout un peuple ayant à sa tête son Gouvernement, tout un diocèse suivant son Pasteur, et tous s'unirent pour prier pour l'évêque-martyr, bien qu'ils le crussent en possession de la gloire céleste, qu'ils le proclamaient saint et racontassent de lui des choses vraiment merveilleuses.

Rivalisant avec l'Uruguay d'affection et de reconnaissance, les citoyens d'Assomption eurent à cœur aussi de déposer sur cette tombe vénérée leurs hommages littéraires qu'ils réunirent dans un splendide album, portant en titre ces mots : *Tribut d'honneurs posthumes, payé par le peuple Paraguayen à la mémoire de Mgr Louis Lasagna*. La Ministre des Affaires Etrangères du Paraguay déclarait qu'en consacrant ce souvenir d'amour et de reconnaissance à un martyr aussi illustre, les écrivains rendaient le plus noble tribut de justice au mérite et à la vertu, convaincus qu'ils étaient que le peuple paraguayen n'aurait pas oublié le cher et vénéré nom de son bienfaiteur. En écrivant avec cette noblesse d'âme, ces auteurs surent mettre dans leurs pages tant d'affection sincère qu'en les lisant je ne pouvais retenir mes larmes et je m'écriai : « Certes, oui, vous aviez bien raison de faire reposer sur cet homme de si belles espérances, de même que maintenant qu'il n'est plus vous avez mille fois raison de le pleurer ! Combien vous avez perdu ! »

Et de fait dans ces nombreux écrits on sent se manifester la crainte de ne pas voir sortir de terre cet établissement que Mgr Lasagna avait promis de fonder à Assomption. Et ce devait être là, semblait-il, une des tristes mais, hélas ! nécessaires conséquences de sa mort ; cette pensée fut d'ailleurs éloquemment exprimée par D. Herménégilde Roa dans son Oraison funèbre : « La foudre qui frappe le nouveau chêne et renverse à terre son robuste tronc, écrase également le tendre lierre qui enroulé autour de lui montait jusqu'à son sommet ; elle brûle et détruit l'herbe ainsi que les jeunes arbustes qui croissaient tout autour. C'est ainsi que la belle figure de Mgr Lasagna se dressait au milieu de la société, et avec la majesté qu'elle tenait du talent et de la vertu, avec l'empressement, la chaleur de sa charité, elle donnait la vie et l'activité à de nombreuses institutions qu'elle faisait fleurir. Mais la mort a lancé sa foudre et l'a frappé, et à ce coup brutal, il est à craindre que toutes ses institutions ne s'en ressentent. » Toute la population d'Assomption faisait en effet des vœux pour que les Salésiens, héritiers du zèle et de l'esprit du regretté évêque, ne laissent pas déçues tant d'espérances et mettent la main à la fondation de l'Établissement projeté. Ces souhaits ne tardèrent pas à être exaucés. Les deux prêtres Salésiens, venus de l'Uruguay pour le service solennel chanté à la mémoire de Mgr Lasagna, apportaient de Mgr Cagliero des lettres dans lesquelles il promettait d'envoyer au plus tôt des confrères missionnaires. Pour cela il soumettait quelques conditions que le Président de la République se hâta d'accepter. Et ainsi, avant que l'année 1896 eut pris fin, Dom Ambroise Turriccia revenait dans le Paraguay pour jeter les bases de cet institut à qui tous convinrent de

donner le nom de Mgr Lasagna qui en avait eu la première pensée. Ses débuts ont été humbles et laborieux, mais tout fait espérer qu'après avoir eu, elle aussi, le baptême du sang qui est réservé aux œuvres de Dieu, cette Maison produira d'abondants et consolants fruits.

Le Paraguay ne fut pas le seul à rendre ainsi populaire le nom de Mgr Lasagna, en lui dédiant un Institut d'éducation ; le Brésil voulut aussi lui rendre le même hommage, en donnant son nom à une locomotive. Un an après la catastrophe, Mgr Cagliero qui passait à Juiz de Fora pour aller visiter les Maisons salésiennes de Minas et des environs, se sentit très ému en lisant ce cher nom sur la machine à vapeur qui le transportait.

Ici il convient de mettre fin à ce pauvre travail et à la douce conversation que j'ai eue avec l'aimable lecteur, en l'entretenant des œuvres merveilleuses de Mgr Lasagna. Hélas ! en ce moment même je ne puis me défendre d'une pensée qui me fait trembler : je crains en effet, dans mon insuffisance pour écrire, d'avoir rapetissé, amoindri la grande et aimable figure du bon religieux, du zélé missionnaire, du second évêque salésien, de l'infatigable apôtre, du glorieux martyr dont j'ai essayé de reproduire la vie. Je me console toutefois dans l'espoir, cher et docte lecteur, que vous aurez suppléé à mon inhabileté. Oui, convaincu, par l'éloquence des faits, vous aurez touché comme par la main que la grâce de Dieu, secondée par l'énergie de la volonté, réussit peu à peu à transformer l'ardent caractère du jeune Lasagna, lui fit parcourir à grands pas la voie de la perfection, l'éleva sur le candélabre, le plaça parmi les princes du peuple de Dieu et de lui se servit comme d'un instrument pour le salut de beaucoup. *Certamen forte dedit illi Dominus, ut vinceret*. Le Seigneur lui donna à combattre de grands combats pour qu'il eût de grands triomphes. Luttez, vous aussi, bien cher lecteur, et vous triompherez.

Vous n'aurez certes pas oublié la part immense que prit Dom Bosco pour son éducation, son zèle et sa grande charité, pour guider son fils de prédilection et le préparer aux hauts desseins que la divine Providence avait formés sur lui. Vous serez donc, par conséquent, de plus en plus persuadés qu'elle sera inutile, l'œuvre de ces éducateurs qui n'y veulent pas mettre pour fondement la pratique de la religion. Le récit des travaux incessants, des voyages souvent dangereux, des sacrifices répétés de ce intrépide Missionnaire, vous attachera de plus en plus à cette Église Catholique, Une et seule Vraie, qui, consacrant son ministre et lui confiant une haute mission, lui inspira le courage de l'exécuter, à cette Église qui apparaît comme la seule source de civilisation et de bien-être pour tous les peuples : *Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis*.

FIN.



Bibliographie

Livres gracieusement offerts à notre Direction.

ÉTUDES — 5 Juillet 1906: Le R. P. Henri Chérot, *La Rédaction* — Les Pères du désert, d'après l'*Histoire lausique* de Pallade, *Adhèmar d'Alès* — Les Élections épiscopales en France avant les Concordats, *Jules Doizé* — Un poème du livre de Baruch, *Albert Condamin* — Le Tricentenaire de Pierre Corneille — Les Fêtes de l'Enfance, *Charles de la Porte* — Alexandre Dumas fils — À propos de sa récente statue, *Georges Loughaye* — Henri Ibsen, *Jön Svensson* — Bulletin des Missions — Le mouvement colonial et les missions en Allemagne, *Joseph Brucker* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 Juillet 1906: Le Mysticisme et ses explications pathologiques, *Louis Roure* — Le Roi d'Orient — Souvenirs d'un voyage en Égypte (1905), *Félix Heura* — La Question Scolaire en Angleterre, *Joseph Boubée* — Sainte Mélanie la Jeune, d'après un livre du cardinal Rampolla, *Adhèmar d'Alès* — Une Histoire allemande de la littérature française, *Alexis Aurèle* — La Perte de l'Acadie et du Canada, d'après une nouvelle publication, *Henri Chérot* — Réponse de la commission biblique — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

« La Chambre de la jeune fille », par l'abbé Eugène Martin, 1 vol. in-16 carré de 240 pages: 2 fr. franco 2 fr. 40. En vente aux bureaux de l'*Ami du Clergé*, Langres (Haute Marne).

Ce précieux volume est un recueil de lectures pour jeunes filles, déjà paru dans l'*Ami du Clergé* (1905). Chacune de ces lectures se compose d'une courte considération en deux points, suivie d'un exemple. Pour comprendre combien ce petit ouvrage peut intéresser les jeunes personnes auxquelles il est adressé et comment il est impossible de l'abandonner quand on en a lu seulement quelques pages, il suffit de parcourir la table des matières. Les objets qui doivent se trouver dans la chambre d'une jeune fille chrétienne sont d'abord ceux qui frappent plus directement la vue, rappelée plus facilement à la mémoire les devoirs religieux: le Crucifix, les Images de Marie et de la Patronne, le bénitier, le prie-Dieu, les portraits des parents défunts, etc. Puis l'auteur indique un choix de livres où le catéchisme occupe la première place, avec une édition approuvée des Saints Évangiles. Les trois chapitres qui traitent des livres à dédaigner et des livres à lire, sont d'une telle clarté qu'on y puisera, en une matière si délicate, une direction très sûre. Enfin n'oublions pas le cahier de rédaction du catéchisme de persévérance, le calepin aux défauts, la tire-lire aux bonnes œuvres. Tout cela nous est exposé d'une façon très pratique, dans un style très simple et en même temps très délicat. Aucune jeune fille ne lira ce beau volume sans en éprouver une profonde impression et sans prendre la résolution de pratiquer, sinon tous, du moins quelques-uns des conseils du pieux auteur.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

France.



SAINT-FLOUR: Monseigneur Lamouroux, ancien évêque de *Saint-Flour*.

ANNECY: M. l'abbé Fourmont, curé de *Augicourt*.

BLOIS: M. l'abbé Yvon, curé, *Monteaux*.

— M. l'abbé Renouard, curé de *Mennetou-sur-cher*.

CLERMONT: M. le chanoine Barthélémy, *Clermont*.

GRENOBLE: M. le chanoine Magnin, *Grenoble*.

MOULINS: R. P. Sylvain, Sous-Prieur des Cisterciens Réformés, abbaye de *Cîteaux*.

POITIERS: M. l'abbé Aubin, curé-doyen, *Coulonges-sur-Lantèze*.

SAINT-BRIEUC: M. l'abbé Even, recteur, *Ploubazlanec*.



AUTUN: M. P. de Feu, *Mimande*.

AVIGNON: Mlle Rose Vache, *Bédoin*.

FRÉJUS: Mme Isnard, *Collobrières*.

— Mlle Joséphine Lambert, *Salernes*.

— Mme veuve Victor Dalmas, *Le Beausset*.

LILLE: Mme veuve Léon Deswark, *Lille*.

LYON Mme Solichon, *Lyon*.

— M. Olivier Loras, *Ecully*.

— Mme Bourdin-Brottet, *Vernaison*.

— M. J. B. Cottin, *Villeurbanne*.

— Mme Geneviève Girard, née Morel, *Grand' Croix*.

MARSEILLE: Mme Cabissol, *Marseille*.

— Mme Adrien Héraud, *Marseille*.

NICE: Mme Albertini Farrant, *Nice*.

PARIS: M, le duc de Bassano, *Paris*.

— M, le comte de Lyonne, *Paris*.

— Mme la vicomtesse de Viart, *Paris*.

POITIERS: M. Pierre Ligaud, *Montmorillon*.

REIMS: Mlle Marie Stéphanie Cerf, *Reims*.

— M. Paul Godart, *Reims*.

SAINT-BRIEUC: M. Benjamin Rouxel, *Plérin*.

— Mme Blivet, née Le Flahec, *Quintin*.

Autres pays



SAINT PAUL (Brésil): S. G. Mgr. Camargo di Barros, évêque de *S. Paul*.

BELGIQUE: M. le chanoine Wayennam, *Liège*.

— M. l'abbé Emile Franck, curé, *Herstal*.



ALLEMAGNE: M. Georges Mathonet, *Thirimont*.

BELGIQUE: M. Alexandre Colard, *Fouquemont*.

— M. Spaas-Nuyens, *Hanont*.

— Mlle Bervaefts, *Bruxelles*.

— M. Caytan, *Anvers*.

— Mme veuve Huart, *Bruxelles*.

— Mlle Leva, *Merchten*.

— Mlle Dolne, *Liège*.

— M. Evariste-Ghislain Cardon de Lichtbuer, *Destelbergen*.

CANADA: M. Georges Janquay, *Saint-Gervais Bellechasse*.

R. I. P.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.

Gérant: JOSEPH GAMBINO — Turin, Imp. Salés. (B. S.)
Rue Cottolengo, 32.